ponctuellement et souligne en creux, dans une forme d'écriture qui fuit apparemment toute polémique, certains des enjeux et des significations profonds de la méditation biblique. Quelques aspects sont dans cette annotation particulièrement développés — jusqu'à une érudition qui a peu à voir avec l'auteur (71 n.2), jusqu'à citer les commentaires par des contemporains de passages que l'auteur choisit de ne pas « méditer » (p.69, note 1), jusqu'à informer sur l'exégèse d'aujourd'hui (34, n.2).

Les variantes sont rassemblées en fin de volume. Suivent des index des citations bibliques et des noms utilisés par Duplessis-Mornay; on regrettera peut-être l'absence d'un index des auteurs cités ou mentionnés dans les notes; les croisements avec l'écriture méditative de contemporains de Duplessis-Mornay en auraient été facilités. Une abondante bibliographie (360–416) enregistre — et bien au-delà de ce que nécessitait le travail d'édition critique — presque toute la littérature méditative du temps ainsi que les études portant sur la méditation à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle.

On regrette qu'aucune présentation de l'auteur ne permette de mettre en perspective ces belles *Méditations sur les Pseaumes*. L'occasion de la rédaction des différents textes, lorsqu'elle est connue, est bien sûr signalée en note infra-paginale. Mais qui ne connaît la vie de Duplessis-Mornay, son important rôle politique et spirituel aussi bien que le reste de son œuvre (entre autres son œuvre de polémiste) ne peut saisir les spécificités de son écriture de méditation, non plus que la place de cette écriture dans son existence. De plus, si l'annotation permet de situer Duplessis-Mornay face aux autres écrivains-méditants de son époque — c'est un de ses objectifs avoués —, une brève synthèse sur le genre à la fin de la Renaissance n'aurait peut-être pas été totalement inutile. La collection qui accueille cette édition s'adresse cependant avant tout à des spécialistes qui auront ici un accès aisé à un ensemble de textes majeurs dans la spiritualité calviniste du premier XVII^e siècle.

BRUNO PETEY-GIRARD, *Université de Paris XII-Val de Marne*

L'Œuvre de Jean Bodin. Actes du colloque tenu à Lyon, à l'occasion du quatrième centenaire de sa mort (11–13 janvier 1996), Paris : Honoré Champion, 2004, Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance, 533 p.

Jean Bodin est toujours actuel, et les occasions ne manquent pas (à supposer qu'elles soient nécessaires) d'étudier l'homme, son œuvre et les traces profondes qu'elle a laissées dans la conscience et les travaux des générations postérieures. Que ces remarques soient, pour le lecteur des lignes qui vont suivre, une sorte de justification pour le grand retard de la publication de ce volume par rapport aux dates du colloque qui lui a donné naissance.

Aucune piste de recherche n'avait été préalablement privilégiée : d'où cette apparence de foisonnement des nombreuses communications qui se retrouvaient sur ce thème très général de l'œuvre de Jean Bodin. Toutefois, comme l'indique le

plan de ce volume d'Actes, un regroupement plus précis devait dégager trois lignes directrices. Ce sont elles que je suivrai ici, sans pouvoir évidemment rendre justice à chacun des vingt-cinq articles qui en constituent la substance.

La première de ces lignes est consacrée au pouvoir, thème évidemment central dans la pensée de Bodin. La notion de « République » fait l'objet de deux essais : Christian Bruschi confronte les deux concepts voisins de *république* et de *ménage* (dont Olivier de Serres a si bien décrit le second, vers la même époque), l'un s'appliquant essentiellement à la vie publique, l'autre à la vie privée, dans laquelle le chef de famille exerce une puissance sans partage, qui n'est pas sans rappeler la *potestas* du père de famille romain. Béatrice Périgot, quant à elle, approfondit les règles du rationalisme juridique sur lesquelles est fondée l'idée de république, qui ne se confond en aucune manière avec un régime politique déterminé. Appliquant les catégories bodiniennes à l'Empire Ottoman, Guy Le Thiec analyse, sur cet exemple privilégié, la notion de « monarchie seigneuriale », que l'auteur de la *République* a soigneusement distinguée de celle de « monarchie royale ». On rappellera qu'à ses yeux, « la monarchie seigneuriale est celle où le Prince est fait Seigneur des biens et des personnes par le droit des armes, et de bonne guerre, gouvernant ses sujets comme le père de famille ses esclaves ». Ce qui est plus précis et plus valorisant que le traditionnel « despotisme oriental » dont se sont souvent contentés les Occidentaux. La question des relations internationales ne pouvait manquer de se poser : c'est ce à quoi s'est consacré Jean-P. Joubert en s'appuyant sur la théorie bodinienne de la Monarchie royale (notamment d'après le Livre II de la *République*), fondée sur la Raison d'État, et susceptible, à ce titre, d'entrer en guerre avec un État voisin si le souverain a jugé que la cause en était juste (*jus ad bellum*). Du droit de la guerre, on passe au droit pénal avec Louis Augustin Barrière, qui, délaissant la théorie du droit public (plus connue) pour la question des atteintes à l'organisation et à l'ordre sociaux, analyse le fondement social de la peine, y compris la peine de mort, que Bodin justifie (*République* I, 5), tout en tenant compte pour des raisons plus pragmatiques que charitables, des droits afférant aux enfants des condamnés. Enfin, deux communications traitent de la question du pouvoir en abordant le massif bodinien par d'autres itinéraires, à savoir l'influence des nombres, avec Nicole Dokes-Lallement, et la lecture de Bodin par Kepler, avec Fernand Hallyn. C'est moins le juriste que le philosophe et homme de sciences qui est ici sollicité. À la base, une science politique, qui se veut fondamentalement rationnelle et qui part de l'universel pour atteindre le singulier : d'où cette analogie entre les trois médiétés ou proportions (arithmétique, géométrique et harmonique) et les trois types de justice qui correspondent aux gouvernements démocratique, oligarchique et monarchique. L'harmonie du monde, comme la régulation de la société humaine, est symbolisée par la moyenne géométrique. On comprend comment l'auteur de l'*Astronomia nova*, mais surtout de *L'Harmonie du monde*, a cru trouver dans les spéculations mathématique-cosmographico-politiques de Bodin, un encouragement à ses propres réflexions, ce qui ne l'empêche pas de critiquer les déficiences de sa conception de l'harmonie.

La seconde ligne de réflexions met en rapport le pouvoir et l'économie. Ce thème suscite huit études, d'une assez grande diversité de propos et d'analyses. Sous un titre mythologique (*Danaé et Jupiter*) à propos duquel il est inutile de rappeler l'origine fabuleuse de la pluie d'or qui féconda Danaé, Nicola Panichi met en jeu une confrontation, qui, elle, n'a rien de mythique, entre notre auteur et celui du *Traicté de l'oconomie politique*, où sont exposés les problèmes relatifs à la « science d'acquérir des biens ». Confrontation, que certains pourraient (ou ont pu) qualifier d'imitation, sinon de plagiat, étant donné les très nombreuses similitudes formelles entre ce Traité et le chapitre 2 du Livre I de la *République*. En fait, le projet de Montchestien va bien au-delà des intentions de Bodin. La *République*, pierre de touche de la plupart de ces communications, suscite, chez Alain Marciano une analyse approfondie de l'« entre-deux » de l'humanisme et du mercantilisme, dans une réflexion sur le contractualisme, tandis qu'Emmanuel Thiveaud examine de près les questions financières et fiscales qui se posent et s'imposent à l'État souverain, et que Jérôme Blanc aborde la question concrète du souverain qui fabrique de la fausse monnaie et des conséquences de cette pratique malhonnête sur la marche de la société. Ces questions financières, qui occupent effectivement une place majeure dans la construction philosophico-politique de Bodin, suscitent encore les réflexions de Michel Lutfalla sur le problème de l'inflation et de l'endettement, et celles de Philippe Desan sur « l'imaginaire de la monnaie » et les fluctuations monétaires, celles de Berbard Bobé, qui s'évade partiellement de France en étudiant la pensée fiscale d'Adam Smith, mais non sans souligner tout ce que l'auteur de la *Richesse des Nations*, au XVIII^e siècle, doit à Jean Bodin dans l'élaboration de ses théories économiques. Enfin Laure Chantrel « revisite » les travaux de Bodin sur la fiscalité à partir des comptes-rendus des États généraux de 1560 à 1568 (États de Blois), en rappelant que l'impôt est un don des États généraux au roi.

La troisième et dernière ligne de réflexions, qui regroupe dix communications, plus diversifiées, car elles ne sont pas, comme précédemment, étroitement liées à la question du pouvoir politique ou à celle de l'économie, nous entraîne dans un domaine plus proprement philosophique, sans toutefois réduire la diversité d'approches. Avec Ann Blair, qui a publié en 1997 aux États-Unis un important ouvrage sur le *Théâtre de la nature universelle* (Lyon, 1597), c'est la question de la philosophie naturelle dans l'ensemble des œuvres de Bodin, qui est mise en avant : la réfutation d'Aristote et la reconnaissance d'une causalité naturelle ne repoussent pas, tant s'en faut, l'intervention de la raison philosophique. De même que la philosophie morale de Bodin, étudiée par Marie-Dominique Couzinet à partir du *Paradoxe moral*, rédigé en 1591, publié en 1596, et d'interprétation plus que délicate (texte polémique, anti-aristotélicien), dans lequel l'ordre du bien et l'ordre de l'être se correspondent, se rattache, dans les rapports qu'entretient l'homme avec Dieu, à la raison en général (y compris la raison politique) dans les rapports de commandement et d'obéissance entre le souverain et ses sujets. Autres problématiques, comme celle que soulève Pierre Lardet dans son étude des rapports entre les nations et la mémoire (d'après la *Méthode de l'histoire*), où il donne à la linguistique une place dont Bodin ne

prévoyait pas lui-même toutes les conséquences, ou celle de Michel Reulos, dans le parti que notre auteur a pu ou a su tirer de ses sources juridiques, comme les compilations de Justinien ou le droit canon fondé sur le Décret de Gratien et les recueils de Décrétales. Une brève (sans doute trop brève) étude de Jacques Solé s'intéresse au comparatisme historique et géographique de Bodin (Empire Ottoman, Maghreb, Indes), tandis que Claude-Gilbert Dubois, fort curieux de tous les problèmes concernant la sorcellerie et le satanisme, relit la *Démonomanie des sorciers* (1580) pour s'intéresser plus spécialement à ce qu'il appelle « la pneumatologie de Jean Bodin », autrement dit l'existence des « esprits », que Bodin considère comme objective et objectivement démontrable, ce qui ne va pas sans troubler le lecteur actuel, même s'il est un spécialiste de l'œuvre de ce grand auteur, et même s'il reconnaît qu'il s'agit là d'un témoignage historique et documentaire sur un certain type de mentalité qui avait encore cours dans cet « automne de la Renaissance ». Dans un ordre d'idées fort voisin, Voichita-Maria Sasu ouvre le dossier du satanisme et de la sorcellerie, dans la mentalité et les procès du XV^e et du XVI^e siècles, du *Malleus maleficarum* (1486) à la *Démonomanie* et à la *Réfutation des opinions de Jean Wier*, rappelant que Bodin croit à la possession démoniaque et au danger résultant de l'audition de certaines paroles « défendues ». Encore deux communications sur la sorcellerie chez Bodin, thème qui fait nécessairement problème, et que nos auteurs contemporains, armés de leurs connaissances historiques et d'une louable volonté de compréhension de « l'esprit du temps » présentent avec le maximum d'objectivité requise : celles de Marc Venard (« Jean Bodin et les sorciers ») et de G. Heinsohn et O. Steiger (« Inflation et sorcellerie »). Ces trois auteurs concluent au caractère rationnel de la *Démonomanie*, au rebours de Montaigne, qui condamnait ces « accusations extravagantes » de sorcellerie, bien qu'il fût un contemporain de Bodin. Il est vrai que Venard voulait bien admettre que la *Démonomanie* constituait une « démarche nécessaire pour passer de l'âge magique à l'âge scientifique ».

La dernière communication de cette dernière section mobilise notre attention sur un autre ouvrage de Bodin, lui aussi assez déconcertant, quoique sur un plan tout à fait différent (on a même pu mettre en doute son authenticité bodinienne) : le *Colloquium Heptaplomeres*, ce dialogue entre sept savants de philosophies et de croyances religieuses diverses, et même d'idéologies opposées, Jacques Birouste en analyse l'« énigme » (« L'énigme d'anthropologie religieuse dans le *Colloquium Heptaplomeres* »), en mettant l'accent sur le secret qui a entouré cette œuvre, sa publication très tardive et anonyme, son radicalisme, son caractère initiatique, mais aussi sulfureux, et le rôle d'orant dévolu au lecteur.

On félicitera pour finir les organisateurs de ce colloque Bodin ainsi que les éditeurs de cet ouvrage qui souligne à la fois l'inscription historique de la pensée bodinienne et, à bien des égards, son actualité.

JEAN-CLAUDE MARGOLIN, CESR-Université de Tours